

Communication présentée au Colloque « Le Feu » - Université de Liège - 25 novembre 2011

Le feu et les hommes

Marcel OTTE

Ces quelques réflexions visent à souligner le rôle crucial joué par la maîtrise du feu, avec d'autres éléments, dans la constitution de l'humanité. Selon nous, il ne s'agit pas seulement d'une conquête technique parmi d'autres, mais d'un véritable agent de développement, spirituel, mythique et social, aux fondements de nos valeurs actuelles. Ces différents aspects seront présentés ici selon l'ordre diachronique de leur apparition et de leur signification : ils possèdent ainsi un enchaînement dont le déroulement lui-même révèle le sens. Quelques données matérielles jalonnent ce processus mais l'essentiel du phénomène reste de nature métaphysique, tout comme l'attrait, mystérieux et profond, qu'exerce, aujourd'hui encore, le feu dans nos esprits « désacralisés ».

Avant de quitter le milieu originel, commun aux primates supérieurs (gorilles, chimpanzés, orangs-outans) il s'agissait d'abord d'opérer une modification profonde dans le régime alimentaire. La nourriture essentiellement végétale (feuilles, fruits) a basculé vers une nourriture carnée à cette haute époque (deux à trois millions d'années). Ce passage était nécessaire afin de survivre dans les aires dépourvues de ressources végétales suffisantes, des savanes et des steppes (Delluc, 1995). L'apport en protéines et en calories, désormais fondé sur la viande, transformait les rapports entre l'homme et son milieu, bien que notre système digestif soit mieux approprié à une nourriture végétale. Afin de faciliter la préparation et la digestion de la viande, la cuisson était requise et permettait ainsi la libération du milieu originel. En ce sens, la prédation, la consommation de la viande et l'usage du feu, formaient les conditions nécessaires pour l'extension aux aires septentrionales où, sans conteste, des traces matérielles de présence humaine existent entre un et deux millions d'années (Barbetti, 1986 ; Dominguez-Rodrigo, 1995). Or, on connaît des traces de foyers ou de combustion dès 1,5 million d'années au Kenya et en Afrique du Sud, correspondant apparemment à cette « sortie » en milieux ouverts, accomplie et réussie (Oakley, 1954 ; Gowlett *et al.*, 1981). On peut donc considérer qu'à l'origine l'emploi du feu offrit à l'homme une « possibilité biologique » pour son expansion extra-forestière.

Sur le plan technique, l'homme utilisa ensuite le feu afin de modifier les *caractéristiques mécaniques de certains matériaux*. Ici, la littérature abonde d'informations, riches et bien étudiées, illustrant l'ordre et la nature de ces différentes applications successives. Le bois durci, employé comme pointe d'épieu fut retrouvé à Lerhingen (Oakley, 1955). Des actions analogues furent décrites sur les rares bois retrouvés en différents sites anciens tels que Krapina, Romani, Ambrona. Cette manière de durcir les matières végétales fut également souvent décrite parmi les pratiques ethnographiques. Les colles (résine, bétulines, goudrons divers) sont ensuite attestées dès le Moustérien et, surtout, à travers tout le Paléolithique supérieur (« outils composites »). À travers le temps, les applications les plus évidentes du feu furent, successivement, la cuisson des statuettes puis des poteries, enfin la métallurgie. La maîtrise de l'homme sur les éléments s'est ainsi progressivement étendue et complexifiée. Elle a contribué à la sensation métaphysique d'un pouvoir créateur de toutes choses. Cette sensation de puissance plaça l'homme dans une position de « demiurge », entre les dieux et le monde, et confortait sa conviction d'échapper aux lois du destin, subies par toute autre créature.

De nos jours encore dans les sociétés primitives et chez nous, au cours du Moyen Âge et des Temps Modernes, les forgerons et autres travailleurs des métaux étaient craints et respectés. Ils possédaient des « secrets » sur les moyens de transformer la matière qu'ils se transmettaient jalousement, au sein de la famille ou du clan. La puissance occulte des alchimistes médiévaux, maîtres des lois de la matière, en forme une autre illustration (Huttin, 1977 : 82 et 89). Ils furent ainsi les précurseurs de la chimie d'aujourd'hui, dès que la Science se substitua à la religion. La mythologie antique en porte encore témoignage par les dieux grecs (Héphaïstos) et romains (Vulcain) et le non moins célèbre Titan « Prométhée qui vola le feu aux dieux, afin de l'offrir aux hommes, pour le meilleur et pour le pire... ».

Principalement, le feu fournit la *lumière* qui en constitue la réalisation visible incontestable, elle aussi maîtrisée par l'homme qui peut ainsi voir dans les ténèbres, à l'encontre des lois naturelles. Cette caractéristique physique du feu trouve son analogie évidente dans la lumière (et la chaleur) du soleil. Cette force venue du ciel fut bientôt captée par les mégalithes qui en récupèrent les mouvements et créent des ombres significatives au sol. L'action divine « descend » ainsi sur la terre sous la forme des rayons qui constituent la liaison cosmique vers le bas. Toutes les architectures ultérieures ont utilisé les jeux des lumières célestes, modifiées avec les saisons, les latitudes et les orientations. Nos plus belles églises, aux vitraux « enflammés » nous le rappellent perpétuellement.

En sens opposé, la montée des hommes, s'adressant aux cieux et aux dieux, passait par le feu des bûchers et des autels à sacrifices. Chaleur, lumière, fumées, poussières entraient en communication céleste par les feux. La purification des morts en particulier, si fréquemment répandue, passait par l'incinération du défunt qui entraînait ainsi en contact avec les divinités, garantissant sa résurrection, également contenue symboliquement dans la crémation. On retrouve cette idée dans les « flammes du souvenir », illustrant un fait, une mémoire, une présence ou une idée, puissamment respectables et que l'on veut ainsi maintenir « en vie », au-delà de la mort et de la disparition physique.

Entre ces deux mondes, céleste et terrestre, entre les hommes et les dieux, s'installent des voies d'échanges et de réciprocité. Comme la lumière céleste descend sur terre pour définir les saisons, rythmer le calendrier des actions humaines, des cérémonies et des fêtes, les hommes manifestent à leur tour cette liaison par les feux de joie. Les changements de saisons donnent ainsi lieu aux feux de la Saint-Jean, à l'incendie du Bonhomme Hiver et jusqu'aux feux d'artifices de la Saint-Sylvestre, tous sont réunis pour « monter aux cieux » ce qui reste de foi humaine en un dérisoire « sacrifice » qui n'est plus aujourd'hui que celui de nos portefeuilles. Les innombrables cultes du feu, répandus à travers le monde, perpétuent cette fascination originelle et cette volonté de maintenir les lieux d'échange, par le sacrifice, avec la divinité.

La force représentée par la maîtrise du feu possède aussi une influence sur le monde animal. Cette domination par la frayeur contrôlée suggère à l'homme la notion d'emprise, analogue à celle des dieux, étendue cette fois à ses semblables vivants. Une force symbolique est ainsi acquise grâce à la conscience, à l'audace et au savoir-faire de l'homme par rapport à des êtres physiquement supérieurs. L'emprise, d'abord mécanique (par les matériaux transformés), ensuite physique (par la lumière) devenait enfin comportementale, se substituant à la volonté animale.

Par analogie, l'emploi du feu fut ressenti comme une protection contre les esprits, refoulés dans la pénombre et dans le froid, par la lumière et la chaleur produites. Il s'agit ainsi, symboliquement, de la victoire de la connaissance (« lumière ») sur l'inconnu redouté (les esprits invisibles). La force spirituelle de l'intelligence est alors incarnée par la lumière, contrôlée et dirigée par l'homme. Ces jeux d'échange avec les esprits, par l'intermédiaire du feu, sont abondants dans les rituels du Japon et de la Chine ancienne.

Enfin, le feu constitue un agent de rassemblement du groupe social. On s'y retrouve pour échanger les idées, transmettre l'éducation et maintenir la cohésion inter-individuelle. Au sens commun, le « foyer » domestique possède davantage valeur symbolique que technique. Ce foyer est le lieu où l'on se rassure, on s'y protège, on se retrouve. Cet emplacement « rayonnant » autour du feu central constitue désormais la base des sociétés humaines, là où elles se forment, se consolident et se transforment.

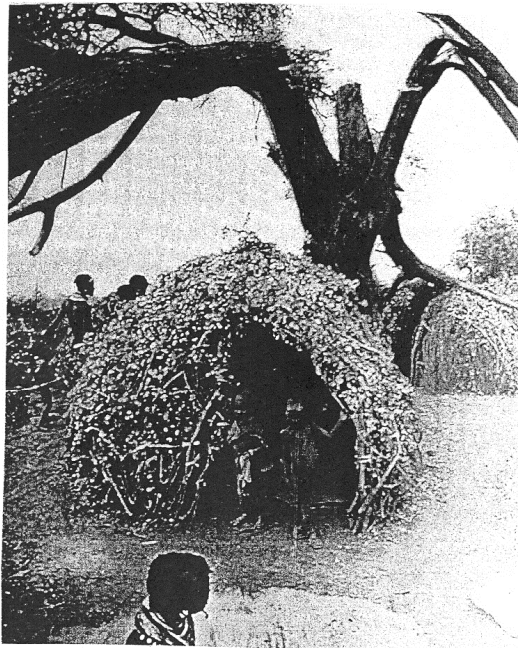
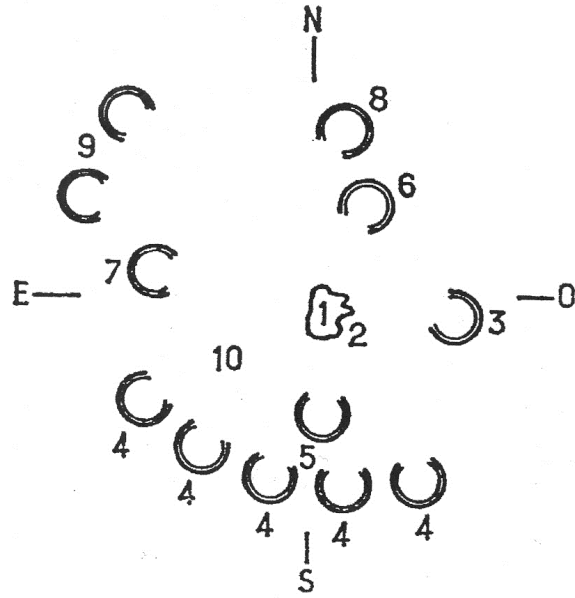


Figure 1

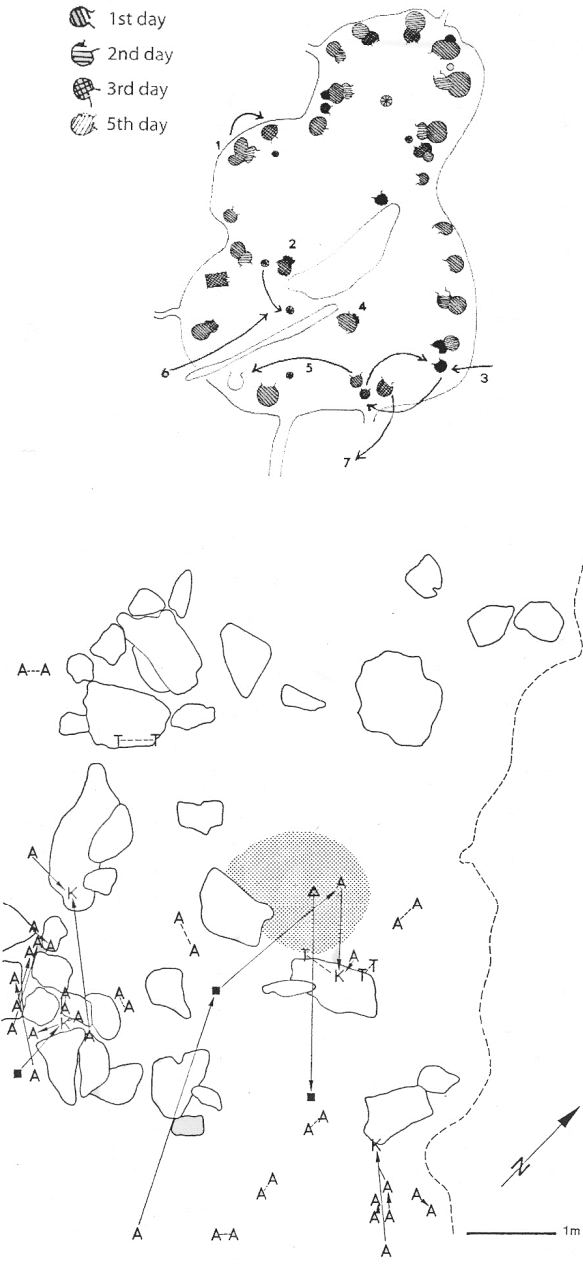


Figure 2

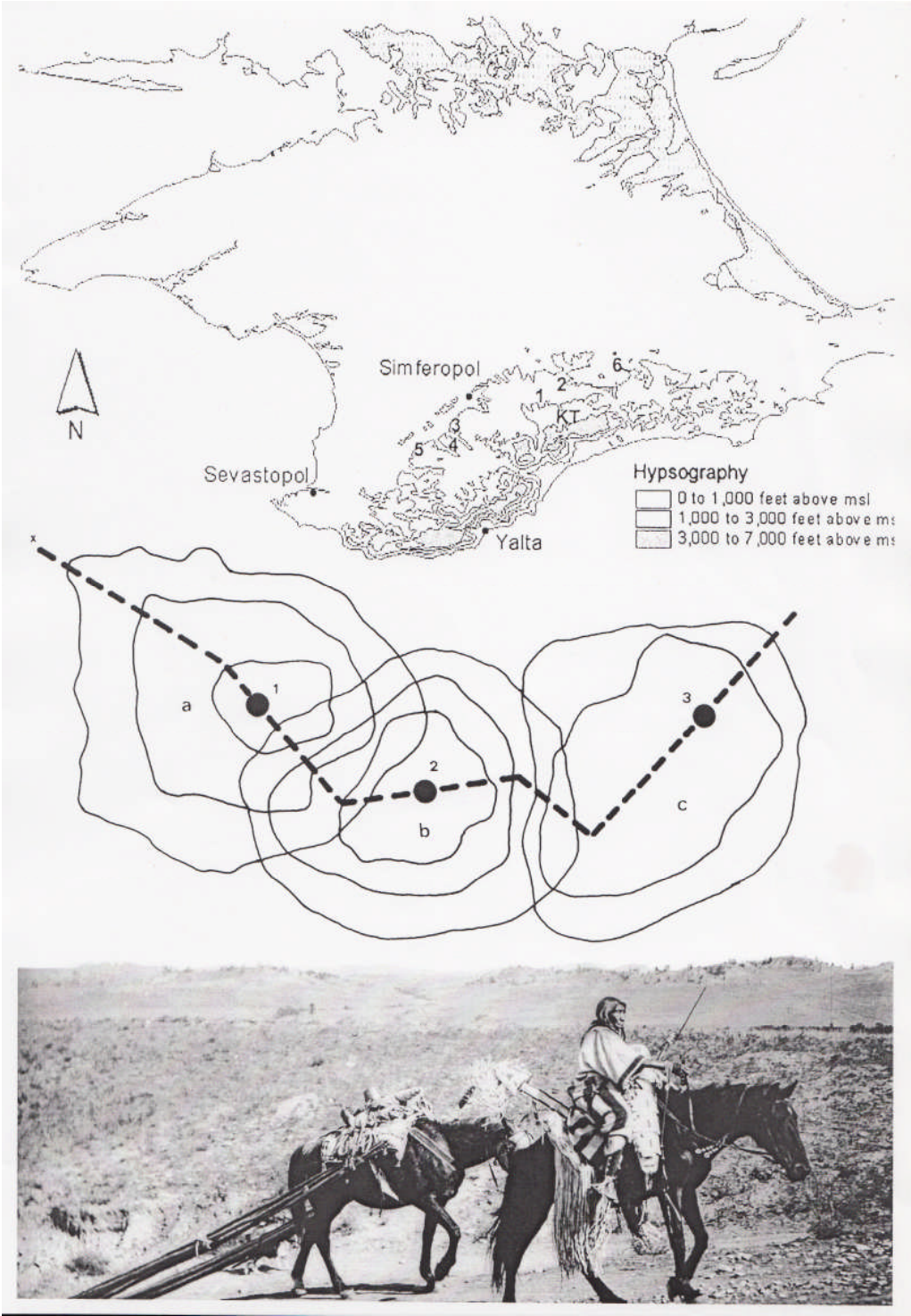


Figure 3

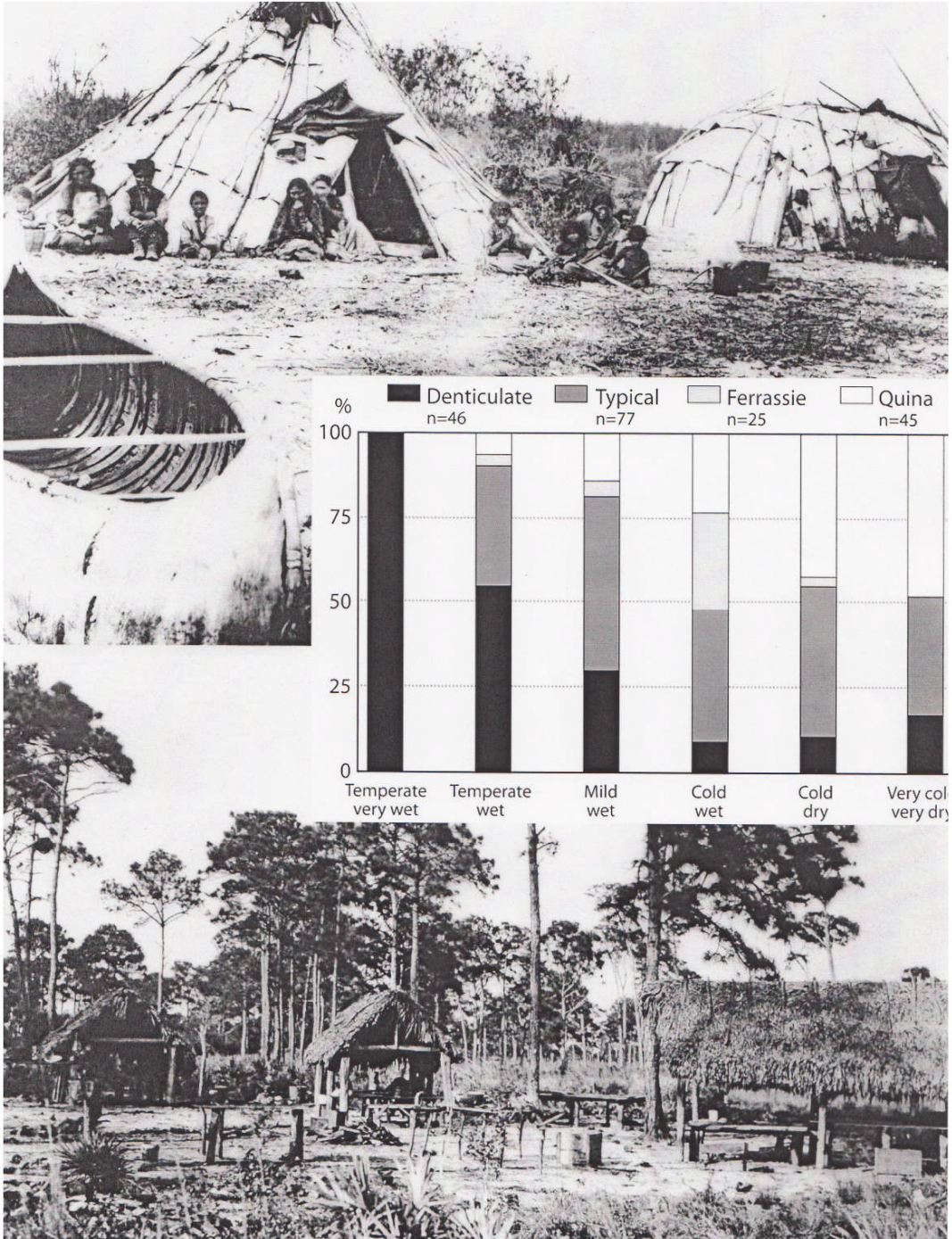


Figure 4

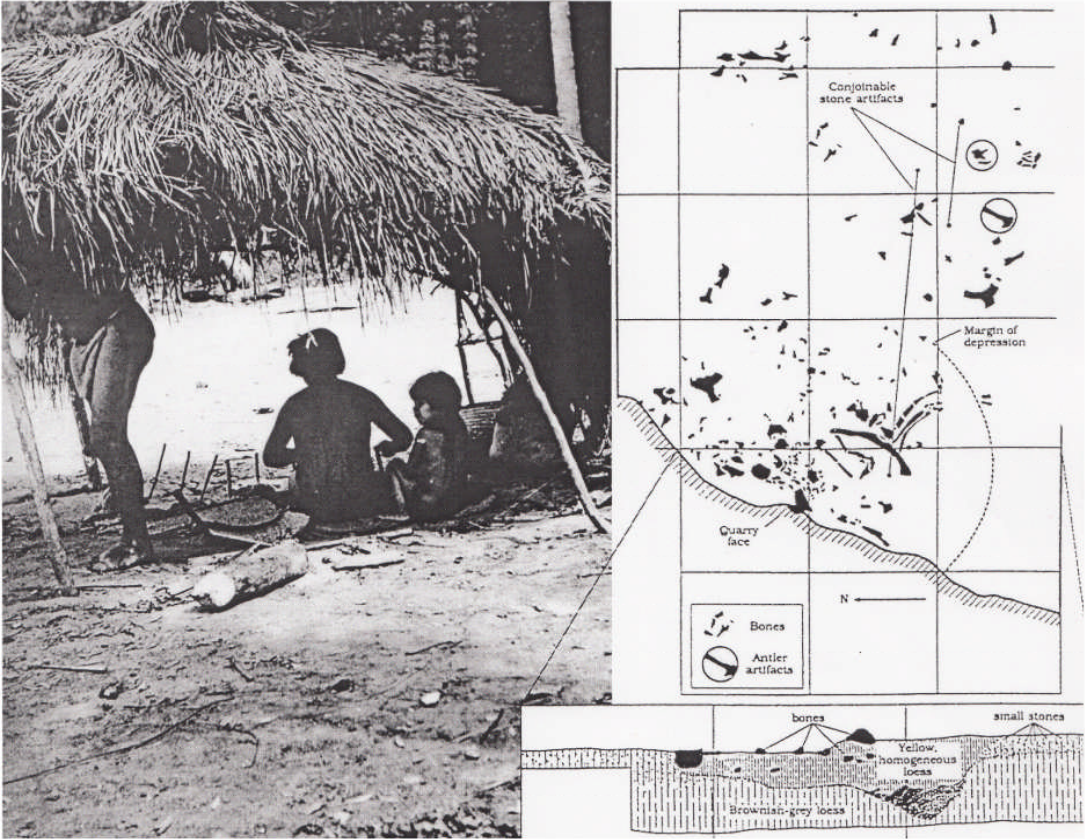


Figure 5



Figure 6

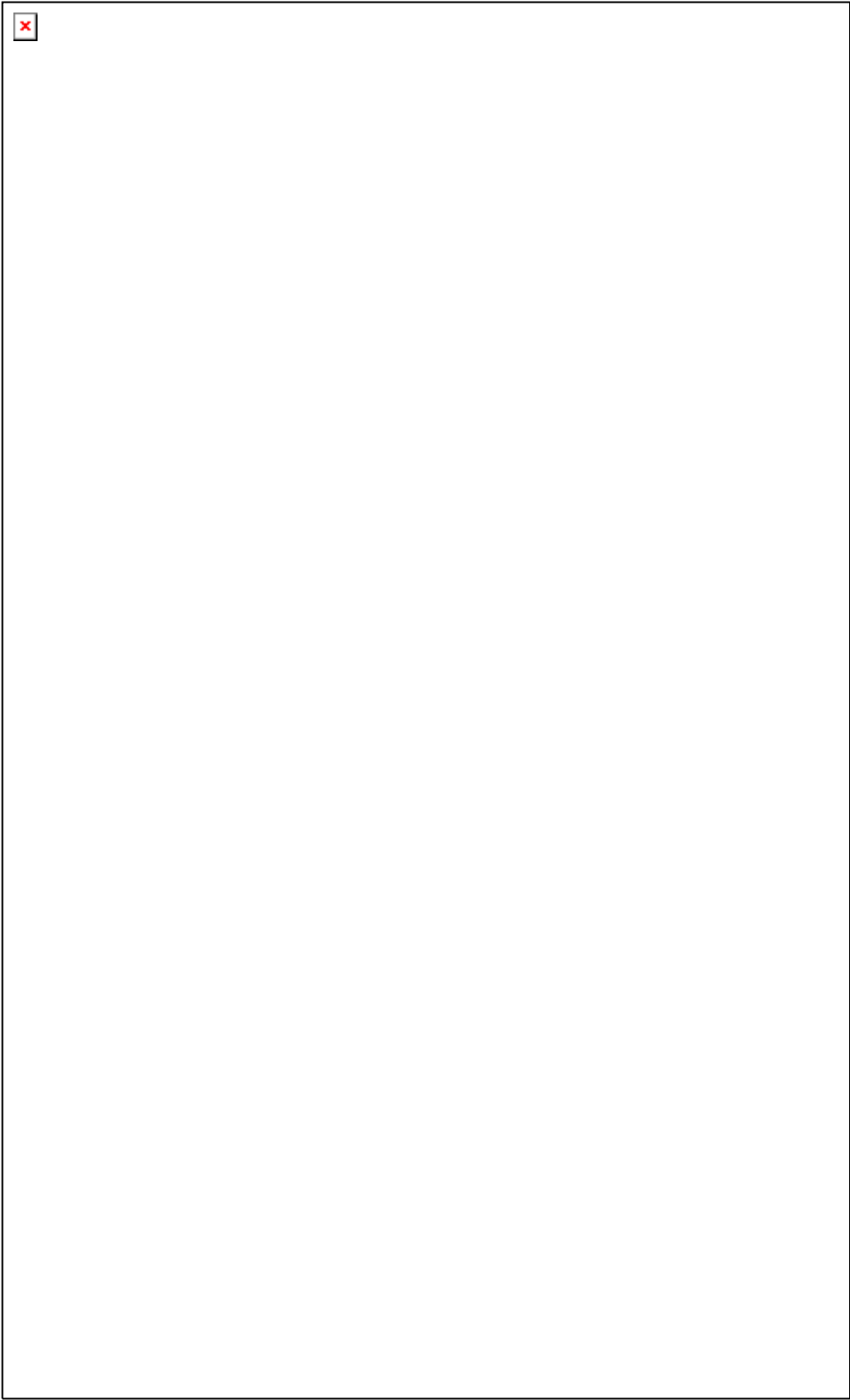


Figure 7

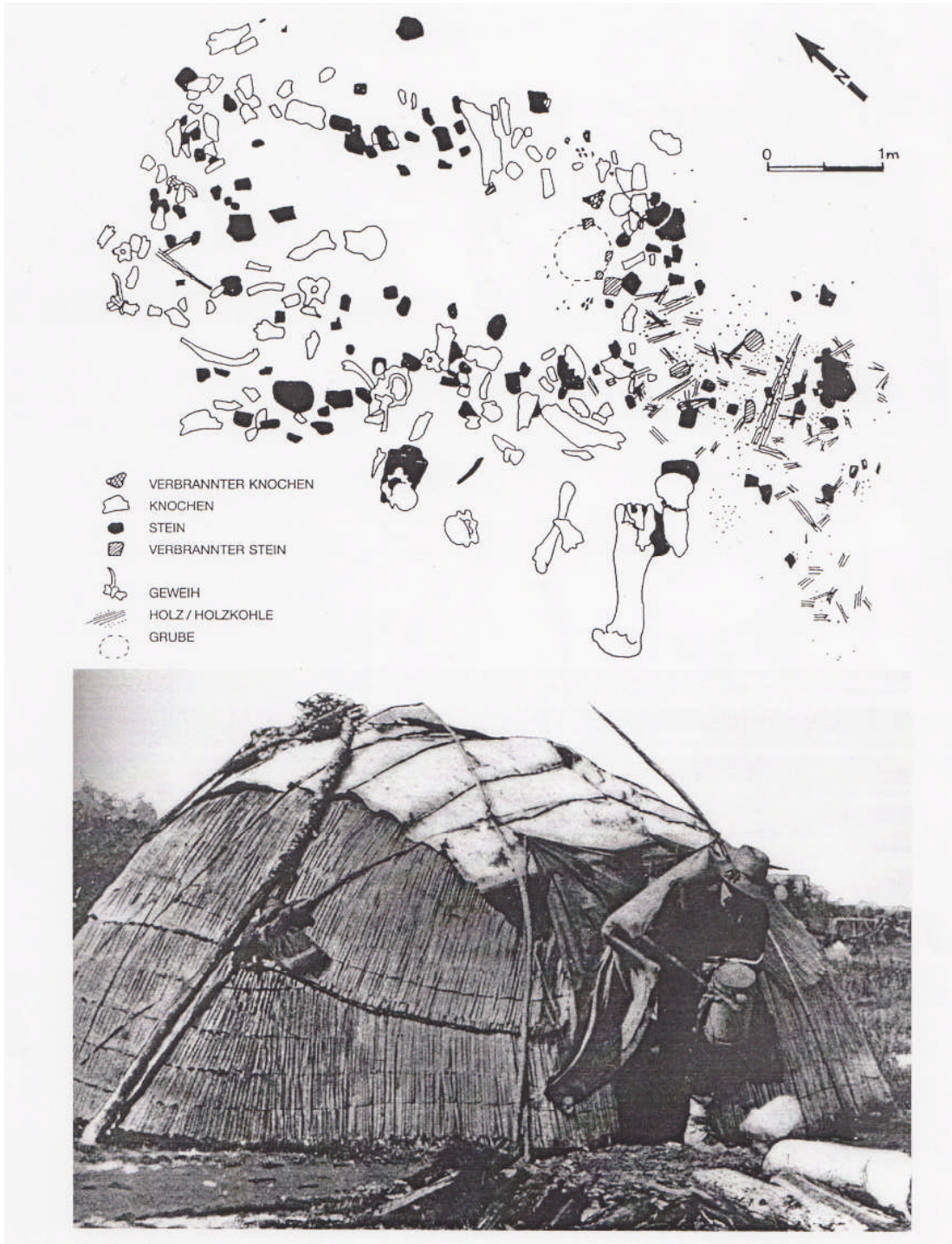


Figure 8

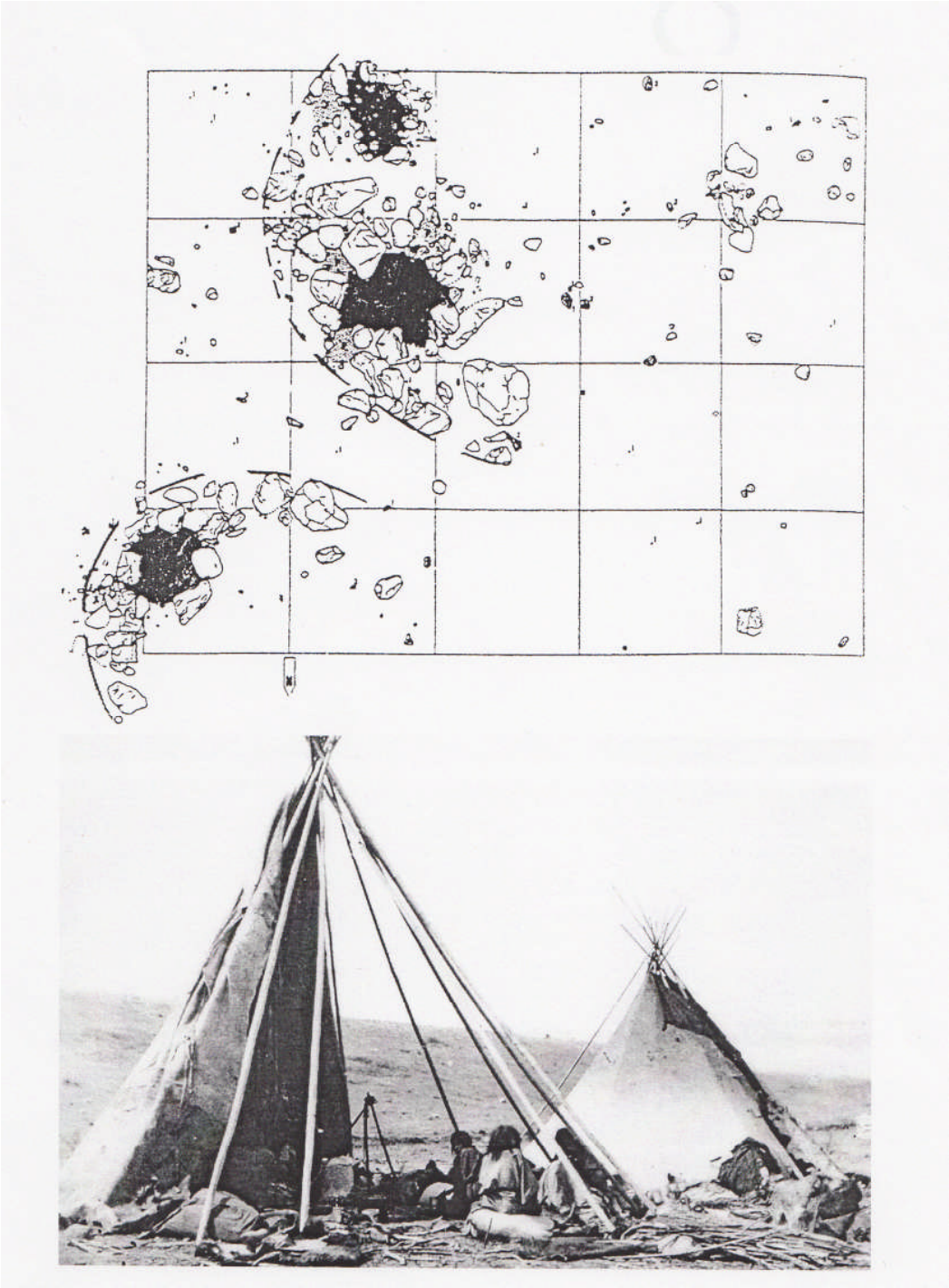


Figure 9

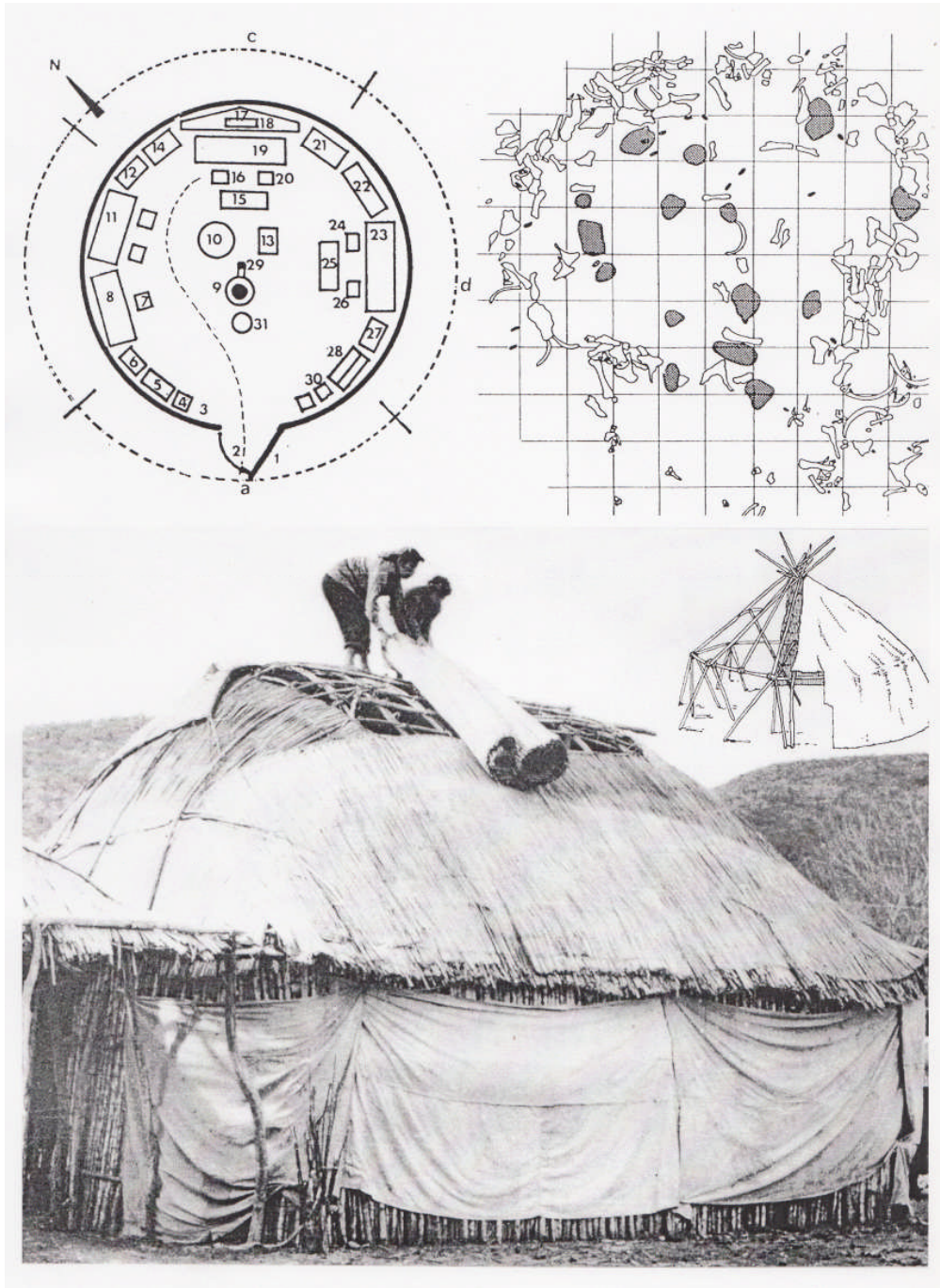


Figure 10

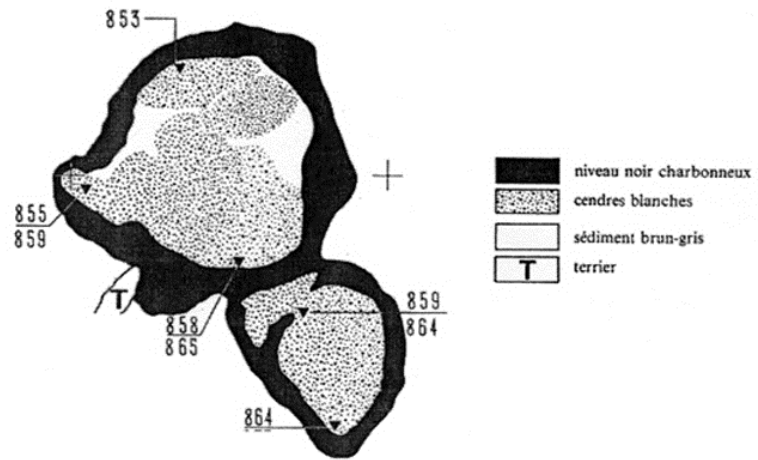


Figure 11

Légende des illustrations

Fig. 1 : Haut : Organisation spatiale dans un camp bochimán (1. arbre central, gibier ; 2 : foyer ; 3. chef ; 4. familles ; 5. jeunes filles ; 6. adolescents ; 7. filles en visite, 8. sœurs en visite ; 9. veufs et étrangers ; 10. danse) (Bleek dans Leroi-Gourhan, 1965, p. 280). Bas : Architecture, espace social et mouvement spatial des huttes en « coupoles » (Nakua, Ethiopie) (Guidoni, 1980, fig. 58).

Fig. 2 : Gauche : Relations internes dans un campement Mbuti (Pygmées). Les modifications dans la forme des cases reflètent la qualité des relations entre occupants. Les chiffres indiquent la succession des déménagements opérés durant les 12 jours d'occupation. Le numéro 7 indique le déplacement vers un autre camp (Guidoni, 1980, fig. 60). Bas : Plan au sol restitué autour d'un foyer et d'un arc de paroi avec la dynamique interne restituant les mouvements vers l'entrée (en bas) grâce aux remontages des silex taillés. Site paléolithique moyen de Buhlen (L. Fiedler, 2009).

Fig. 3 : Haut : Répartition des sites moustériens dans la topographie de la Crimée (Burke, 2006). Centre : Sacralisation du territoire parcouru par un groupe nomade, Australie (Guidoni, 1980, fig. 67). Bas : Déplacement saisonnier à l'aide du travois (Nabokov et Easton, 1989, p. 35).

Fig. 4 : Relations indirectes aux environnements sur les gammes d'outils lithiques. Haut : Amérindiens (Nabokov et Easton, 1989, p. 23). Centre : diagramme entre composantes lithiques et environnements (Rolland, 2004). Bas : village Bororo (Mato Grosso, Brésil) (Nabokov et Easton, 1989).

Fig. 5 : Relations entre espace interne et espace social. Gauche : hutte brésilienne (Nabokov et Easton, 1989, p. 71). Droite : plan au sol du site d'Ariendorf (Turner 1983, modifiée).

Fig. 6 : Distribution des restes de gibier et relation aux restes lithiques. Haut : schéma de la répartition du pouvoir via la distribution des parties du gibier (Erla, Tchad) (Guidoni, 1980, fig. 162). Centre : répartition de restes de mammoth à Gräben (Allemagne centrale) (Erfurt dans Bosinski, 1986). Bas : relation entre restes osseux et outillages lithiques (Rolland, 2004).

Fig. 7 : Pare-vents servant d'abris atmosphériques. Haut : aborigènes en battue. Centre : plan moustérien de Ripiceni (Păunescu, A., 1993). Bas : abri de Tasmanie.

Fig. 8 : Effet de parois d'une hutte en matières végétales, avec effet de sortie contrôlée. Haut : plan au sol à Bilzingsleben (Mai *et al.*, 1983). Bas : Wigwan du Wisconsin (Guidoni, 1980, fig. 100).

Fig. 9 : Effet de paroi d'abris tendus à foyer central. Haut : haut Tâge portugais (Raposo, 1985). Bas : campement sioux (Nabokov et Easton, 1989, p. 25).

Fig. 10 : Habitats bâtis. Gauche : plan de yourte mongole avec ses diverses composantes internes, à foyer central (Guidoni, 1980, fig. 115). Droite : plan de Molodova au Moustérien (Tchernich, 1965). Bas : armature de tente Tchouktchi, Sibérie. Bas : montage d'un abri fixe (Nobokov et Easton, 1989, p. 21).

Fig. 11 : Foyers en grottes, compression de l'espace occupé. Haut : Kébara (Bar Yosef, 1998). Bas : Arcy (Leroy-Gourhan, 1965).

Bibliographie

- BAR YOSEF O. (ed), 1998. *Neandertals and Modern Humans in Western Asia*, New York & London: Plenum Press.
- BARBETTI M., 1986. « Traces of Fire in the Archaeological Record, Before One Million Years Ago », *Journal of Human Evolution*, 15, 771-781.
- BLACK D., 1931. « Evidences of the Use of Fire by Sinanthropus », *Bull. Geol. Soc. China*, II, n° 2, 107-108.
- BREUIL H., 1932. « Le feu et l'industrie de pierre et d'os dans le gisement du "Sinanthropus" à Chou Kou Tien », *L'Anthropologie*, 42, 1-17.
- BURKE A., 2006. « Neanderthal settlement patterns in Crimea: A landscape approach », *Journal of Anthropological Archaeology* 25, p. 510-523.
- DELLUC G., 1995. *La nutrition préhistorique*, Périgueux, Pilote, 24.
- DOMINGUEZ-RODRIGO M., 1995. « Arqueología del Homo erectus : su papel y su significado en el proceso de hominización », *Revista de arqueología*, 167, 6-11.
- FIEDLER L., 2009. *Die Steinartefakte: Formen, Techniken, Aktivitäten und kulturelle Zusammenhänge. Die mittelpaläolithischen Befunde und Funde des unteren Besiedlungsplatzes von Buhlen*, Band II, Wiesbaden.
- FRAZER G.J., 1931. *Mythes sur l'origine du feu*, Paris, Payot, « Petite Bibliothèque Payot ».
- GOWLETT J.A.J., HARRIS J.W.K., WALTON D. & WOOD B.A., 1981. « Early archaeological sites, hominid remains and traces of fire from Chesowanja, Kenya », *Nature*, 294, 125-129.
- GUIDONI E., 1980. *Architecture primitive*, Berger-Levrault, Paris.
- HUTTIN S., 1977. *La vie quotidienne des alchimistes au Moyen Âge*, Paris, Hachette.
- LEROI-GOURHAN A., 1965. *Le Geste et la Parole. La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris.
- LOWE C. & VAN RIET, 1954. « The Cave of Hearths », *S. Afri. Arch. Bull.*, 33, 25-29.
- MAI D. H., MANIA D., NÖTZOLD T., TOEPFER V., VLČEK, E., HEINRICH W. D., 1983. *Bilzingsleben II. Homo erectus – seine Kultur und seine Umwelt*, VEB Deutscher Verlag der Wissenschaften, Berlin.
- MOVIUS H.L., 1949. « The Lower Palaeolithic Cultures of Southern and Eastern Asia », *Trans. Amer. Phil. Soc.*, n.s. 38, 329-420 (esp. 386-403).

- MOVIUS H.L., 1950. « A Wooden Spear of Third Interglacial Age from Lower Saxony », *Southwest Journ. Anthrop.*, Albuquerque, 6, 139-142.
- NABOKOV P., EASTON R., 1989. *Native American Architecture*, Oxford University Press : New York, Oxford.
- OAKLEY K.P., 1955. *Fire as palaeolithic tool and weapon*, in *Proceedings of the Prehistoric Society*, 4, 36-48.
- OAKLEY K.P., 1954. « Evidence of Fire in South African Cave Deposits », *Nature*, 174, 261.
- OBERMAIER H., 1905. « La Station Paléolithique de Krapina », *L'Anthropologie*, 16, 13-27.
- PĂUNESCU A., 1993. *Ripiceni-Izvor, paléolithique et mésolithique*, Académie de Roumanie, Bucarest.
- PERLÈS C., 1977. *Préhistoire du feu*, Paris, Masson.
- RAPOSO L., 1985. « Le paléolithique inférieur archaïque au Portugal. Bilan des connaissances », *Bulletin de la Société Préhistorique Française* 82 (6), 173-180.
- ROLLAND N., 2004. « Was the Emergence of Home Bases and Domestic Fire a Punctuated Event? A Review of the Middle Pleistocene Record in Eurasia », *Asian Perspectives* 43 (2), 248-280.
- TCHERNICH A. P., 1965. « Paléolithique inférieur et moyen du Dnister », *Académie des Sciences d'U.R.S.S.* 25, Moscou. (En russe).
- TURNER E. 1983. « Ein Siedlungsbefund des frühen Mittelpaläolithikums von Ariendorf, Kr. Neuwied », *Archäologisches Korrespondenzblatt* 13(2).